

en surprise, afin que rien n'empêche qu'il bénisse ses biens.

Il faut que son cœur se dilate sous l'atmosphère d'un intérieur délicieusement choyé ; il faut que son âme se repose dans un coin de paradis où la bonté naît d'elle-même, où jamais l'amour ne se change en soupçons jaloux, amers, en ressentiments douloureux.

Il faut que la femme sache conserver la dignité de sa conduite, respecte la fierté de son caractère, donner au compagnon de son existence tous les entraînements de sa confiance et de son affection.

C'est aussi, par un enchaînement de pensées intimes, de sentiments délicats, que la vie unie est douce et facile. Le cœur reste bon, reste pur, enthousiasmé,—et il est heureux.

HERMANCE.

### La femme à la mode.

Les femmes à la mode se divisent en deux classes qu'il faut bien se garder de confondre :

“ La femme à la mode avec préméditation.”

“ La femme à la mode sans le savoir.”

Cette dernière rend à la divinité capricieuse un culte involontaire, sans combats, sans inquiétudes, et qui pourtant n'est pas sans charme ; c'est le culte que la jeune fille rend à l'amour, et la mode comme l'amour se garde bien d'avertir son esclave ; elle se pare d'elle en silence ; elle sait que son nom l'effaroucherait.

En effet, la femme qu'un instinct de coquetterie rend élégante fuirait en reconnaissant l'idole qu'elle encense malgré elle ; si on lui disait : “ Vous êtes une femme à la mode,” elle s'alarmerait, et la crainte des prétentions, d'un ridicule lui ferait bientôt rechercher une modeste obscurité.

“ Une femme à la mode sans le savoir ” veut que sa toilette, sa démarche ressemblent à celles de toutes les autres femmes ; elle croit que cela est naturel ; elle ne sait pas que cette ressemblance vient du travail que font les autres femmes pour lui ressembler ; et comment pourrait-elle imaginer que l'on imite en elle ce qu'elle n'a copié de personne ? Il lui échappe parfois des naïvetés dont l'observateur s'amuse lorsqu'elle voit, par exemple, une femme vive et moqueuse changer subitement de caractère, se faire sentimentale et rêveuse, pour imiter sa langueur, pour singer son maintien nonchalant, cette démarche sans vivacité et pourtant si légère, toutes ces grâces enfin délicieuses parce qu'elles sont inimitables ; elle s'affiche de bonne foi ; elle ne comprend rien, à cette métamorphose, et, loin de féliciter son amie sur les nouveaux traits qu'elle emprunte, ne la voyant plus rire, elle la croit malade ou malheureuse, et vient lui dire avec bonté : “ Vous avez l'air bien triste ! Qu'avez-vous ? ?”

Mais ne nous appesantissons pas plus longtemps à dépeindre “ la femme à la mode sans le savoir ; ” peut-être à ce portrait quelques jeunes beautés se reconnaîtront-elles ; peut-être une fois éclairées, renonceront-elles au rôle qui leur sied si bien, et ce serait dommage.

“ Les femmes à la mode avec préméditation ” nous inspirent moins de crainte, et nous allons sans égards dévoiler leurs prétentions.

Les femmes à la mode ne sont presque jamais jolies.

Les femmes régulièrement belles sont rarement les plus élégantes ; la très grande recherche de la toilette est presque toujours une réparation ; elle sert à cacher un défaut, soit un peu de maigreur, soit un teint dont la fraîcheur est douteuse.

L'art de se “ bien mettre ” sait parer tout cela ; il s'inspire des obstacles.

Les gens qui n'ont point d'idées font mieux les

vers que la prose, les nécessités de la rime leur amenant parfois une idée.

Il en est ainsi des défauts de la taille ou de la figure : ils inspirent une quantité d'ornements qui font effet, qui séduisent parce qu'on n'a pas le secret de leur origine, et qui bientôt deviennent la mode universelle.

Les femmes, au contraire, dont la beauté est sans reproches, n'entendent rien à toutes ces malices, elles sont belles tout “ bêtement,” de là vient qu'elles ont moins de charme.

L'esprit d'une femme à la mode est en général borné, bien qu'il soit universel.

Son regard s'étend sur tout, mais il ne pénètre rien.

Le premier ridicule d'une femme à la mode est de regarder comme nulle toute son existence qui ne ressemble pas à la sienne ; pour elle, une femme qui a passé sa jeunesse sans être un jour à la mode, est une femme qui a “ manqué la vie,” expression que madame de Staël employait pour plaindre une femme qui n'avait jamais aimé.

Madame de X....., qui est à la mode cette année, a une sœur à la campagne ; cette sœur est fort heureuse : son mari l'aime, ses enfants sont beaux et bien élevés.

Eh bien ! Madame de X..... ne peut se consoler de l'affreuse destinée de sa sœur ; elle ne peut s'imaginer que l'on supporte une vie si mortellement ennuyeuse ; elle ne comprend pas que l'on soit heureux du bonheur. D'abord elle a plaint “ sa pauvre Caroline,” si jeune, si belle, ensevelie vivante ; ” mais quand elle s'est aperçue que la pauvre Caroline, loin de languir dans la retraite et de maudire son destin, s'en arrangeait à merveille, sa pitié s'est changée en indignation ; elle abandonne sa sœur ; elle est incorrigible, se dit-elle ; elle aime à s'ennuyer.

De l'autre côté, il faut en convenir, la pitié n'est pas moins risible. Lorsque par hasard la “ pauvre ” Caroline vient à Paris, et qu'elle voit sa sœur lancée dans un tourbillon de plaisirs, spectacles, dîners, concerts, parties de campagne, etc., etc. : “ Pauvre sœur, dit-elle à son tour, il faut bien qu'elle cherche à se distraire, une femme est si malheureuse de n'avoir pas d'enfants. Madame de X... regrette en effet de n'avoir pas d'enfants, mais non pas par l'idée que sa sœur lui suppose ; elle ne verrait point dans sa famille l'avenir de sa vieillesse et l'occupation de son cœur. “ Ah ! je voudrais avoir deux jolies petites filles, dit-elle ; je les habillerais toujours en blanc ; toutes les deux de même, avec de jolies petites capotes bleues ; je ne connais rien de si joli sur le devant d'une calèche que deux beaux enfants, etc. “ Voilà pour elle ce que serait la maternité.

Une femme à la mode n'aime véritablement rien, ni la musique ni la danse, ni la poésie, car les beaux-arts ne sont un plaisir pour elle qu'à de certaines conditions : elle n'aime la danse que dans une grande fête ; pour que la musique lui plaise, il faut qu'elle ait une loge aux premières aux Bouffons et que deux “ élégants ” la distraient. Jamais il viendra à l'idée d'une femme à la mode d'aller écouter Rubini dans une loge de rez-de-chaussée avec un vieil oncle !

Le premier besoin d'une femme à la mode est de produire de l'effet ; pour cela elle doit souvent manquer le goût dans sa toilette, mais il faut toujours que ce soit avec art. Le secret est de choisir des parures extraordinaires, qui soient avantageuses, une toilette jolie à l'œil, mais ridicule à raconter, dont le récit fasse scandale ; il faut que l'on s'écrie ; cela devait être affreux..... Eh bien ! non, c'était bizarre, mais elle était fort jolie.

Quand une femme à la mode est malade, son existence est suspendue, car c'est un faible dédommagement pour elle que d'appeler le médecin en vogue, que d'étremer un système nouveau, que d'avoir les prémisses de l'homœopathie.

Elle ne reprend un peu à la vie que par l'avenir des toilettes de la convalescence.

Un deuil ne l'afflige qu'autant que le noir lui sied mal ; elle compte avec impatience les jours qui amènent le demi-deuil pour lequel elle prépare d'avance une foule de petits ornements tristes, gris et noirs, qui serviront à agayer sa toilette, qui seront, pour ainsi dire, les consolations de sa parure.

Une femme à la mode, armée de sa frivolité, défendue par l'idée fixe de plaire, gardée par l'élégante sécheresse de son cœur, pourrait toute sa vie rester irréprochable..... si le premier devoir d'une femme “ femme à la mode ” n'était pas d'attacher à son char “ l'homme à la mode ; ” malheureusement le premier devoir de cet homme est à son tour de compromettre la femme à la mode, et de là résulte une suite de troubles, de scandales, qui, quoique tous à la mode, ne sont moins de grands malheurs qui font le désespoir des gens à la mode... ..et la consolation des envieux.

MME EMILE DE GIRARDIN.

### LE TRAVAIL EST LA LOI NATURELLE DU GENRE HUMAIN.

“ C'est pour le travail qu'on règne. ” — Louis XIV.  
En effet, c'est lui qui fait l'homme, l'intruit et lui donne un caractère pratique.

Il évoque l'obéissance, reveille l'attention et inspire la persévérance qui est le couronnement de toute œuvre.

Donnant à l'homme de la dextérité, il lui inspire du goût pour son état et de l'aptitude à bien transiger les affaires de la ordinaire.

Le travail est la loi naturelle du genre humain et le principe vivant qui fait avancer les hommes et les nations. Le plus grand nombre des hommes sont forcés par la nécessité de faire un travail manuel, pour pourvoir à leur subsistance ; mais nous devons tous travailler si nous voulons réellement jouir de la vie comme nous le désirons.

Le travail peut être un fardeau et un châtiment, mais il est aussi un honneur et une gloire.

Sans lui, rien ne peut être accompli.  
Tout ce qui est grand dans l'homme dérive du travail, et la civilisation en est le produit.

C'est la paresse qui est la malédiction de l'homme et non le travail.

La paresse ravage le cœur de l'homme comme celui des nations, et les consume comme la rouille consume le fer.

L'Empereur Sévère sur son lit de mort souvent répétait à ses soldats :

“ Laboremus, ” nous devons travailler, et c'est par le travail seul que les généraux romains gardèrent leur autorité et leur pouvoir.

Plin, en parlant de la condition sociale de l'Italie, aux temps réculés, quand les occupations ordinaires de la vie rurale étaient compatibles avec la plus haute dignité civique, dit : que les généraux triomphants et leurs hommes étaient fiers de retourner à la charrue.

Dans ces jours, le sol était cultivé par des généraux, et la charrue creusant modestement son sillon était souvent tenue par un homme qui, quelques jours auparavant, avait reçu sur sa tête une couronne de lauriers à titre de bravoure et d'honneur.

Ce ne fut qu'après que les esclaves furent abandonnés employés dans divers départements de l'industrie que le travail fut considéré comme désolant et servile.

A partir de ce jour, la luxure et l'indolence deviennent les traits caractéristiques des classes gouvernantes de Rome, et plus tard, la chute de l'empire était inévitable.